

Le « foot », éclairant révélateur du malaise identitaire de ses supporters post-yougoslaves

Loïc Trégourès

Loïc Trégourès est chargé d'enseignement à l'Institut catholique de Paris, auteur d'une thèse sur le football dans l'espace post-yougoslave.

YUGONOSTALGIE ?

La dernière Coupe du monde de football en Russie a mis en lumière un phénomène très intéressant dans l'espace post-yougoslave : au fur et à mesure que la Croatie progressait dans la compétition, elle a bénéficié d'un réel élan de sympathie dans toute la région, y compris en Serbie. Comment l'expliquer alors que le football est habituellement le réceptacle des provocations nationalistes ? Pourrait-il s'agir de la trace au sein de la « yougosphère » d'un destin un temps partagé, d'une forme de civilité entre gens ordinaires dont on avait oublié qu'elle avait droit de cité, non seulement quand il s'agit de football mais aussi quand il est encore question de « Yougoslavie » ?

Cette parenthèse s'est malheureusement refermée aussi vite qu'elle s'est ouverte lorsque les joueurs croates ont trouvé intelligent d'inviter pour leur défilé à Zagreb le chanteur de rock Marko Perković « Thomson », cette sorte de barde officiel de

la Croatie nationaliste des années 1990 et dont la nostalgie du régime oustachi est à peine voilée. Si sa présence a profondément divisé les Croates eux-mêmes, elle a achevé de dégoûter ceux qui, en Bosnie, en Serbie, avaient fait le choix de soutenir la Croatie. Le football a alors repris sa fonction politique principale, c'est-à-dire d'incarner, par l'expression des supporters les plus engagés, une continuation symbolique du conflit.

Le choix régulièrement fait dans l'espace post-yougoslave de mettre en scène des provocations fondées sur la guerre et la mort est très lourd de sens. Les rencontres de football opposant des clubs ou des sélections des pays issus de la Yougoslavie sont émotionnellement très chargées, si bien que le jeu lui-même passe souvent au second plan. Des mesures de sécurité très strictes sont prises mais la pression de la presse populaire en ajoute à une tension ambiante qui peut être ressentie dans les jours et les heures qui précèdent les rencontres.

LE SOUVENIR BRÛLANT DES HOSTILITÉS

L'une des premières raisons de cette tension est que la guerre est encore très fraîche dans les mémoires. Des gens vivent toujours dans des camps de réfugiés, d'innombrables autres gardent des traumatismes psychologiques malheureusement négligés. Des plaies d'obus et de tirs défigurent toujours les immeubles, sans parler des carcasses de maisons calcinées dans les villages ethniquement nettoyés. En termes de degré de sensibilité à la provocation, cette situation n'est donc comparable qu'à celle d'autres pays ayant connu récemment de semblables expériences¹. C'est pourquoi la guerre est autant utilisée comme répertoire de provocations par les supporters, notamment dans le vocabulaire emprunté pour désigner les autres – les Tchétchiks, les Oustachis – et dans les chants et slogans appelant à les tuer.

En 2005, la Serbie-Monténégro et la Bosnie-Herzégovine étaient dans le même groupe de qualification pour le Mondial 2006. C'était la première fois que les deux sélections se rencontraient, avec la tension qu'on peut imaginer tant le conflit avait été féroce entre Serbes et Bosniaques depuis le siège de Sarajevo jusqu'au génocide de Srebrenica. À Sarajevo, pour le match aller, les Serbes de Bosnie étaient venus en masse soutenir la Serbie-Monténégro. Les images de ces rencontres montrent tout le répertoire de la provocation liée à la guerre entre les deux camps. Côté serbe, les insignes tchetniks sont de sortie, de même que le slogan *bīce Bosna srce Srbije* (« la Bosnie sera le cœur de la Serbie »), allusion à une éventuelle

reprise du conflit, pour « finir le travail » en quelque sorte. De l'autre, on peut apercevoir une banderole avec l'inscription *imamo 250 000 razloga da vas mrzimo* (« nous avons 250 000 raisons de vous détester »), 250 000 étant le chiffre retenu du nombre de victimes du conflit en Bosnie². Le slogan *Nož, Žica, Srebrenica* (« Couteau, barbelés, Srebrenica ») est devenu monnaie courante non seulement chez les Serbes mais aussi dans d'autres groupes de supporters extrêmes lorsqu'ils affrontent la Bosnie ou des équipes bosniaques. Dès lors des réponses tout aussi infamantes ont été imaginées en suivant le même répertoire de provocations. Par exemple, lors d'un match de Ligue des champions de 2011 opposant le *Shkendija de Tetovo*, club albanais de Macédoine, au *Partizan Belgrade*, le groupe des *Ballistët* du *Shkendija* a exhibé une banderole portant l'inscription « 24 mars 1999 », date des premiers bombardements de l'OTAN contre la Serbie.

En Serbie même, les rivalités ethniques entre les groupes de Belgrade et celui de *Novi Pazar*³ se déclinent très souvent en suivant ce même répertoire

Bibliothèque nationale du Kosovo, construite en 1982. Le bâtiment, qui a servi de centre de commandement à l'armée yougoslave durant la guerre du Kosovo, est un point de repère régulier lors des manifestations à Prishtina, la capitale.



¹ Il n'est pas anodin que l'UEFA ait fait en sorte, lors de ses derniers tirages au sort, que l'Ukraine et la Russie ne puissent pas se rencontrer. Il en va de même pour l'Arménie et l'Azerbaïdjan.

² Chiffre qui est en réalité de 100 000 environ.

³ Situé à cheval entre la Serbie et le Monténégro au Sud-Ouest de la Serbie, le Sandžak de Novi Pazar est une région peuplée en majorité de Bosniaques.



D.R.

AU-DELÀ DES « SIMPLES » PROVOCATIONS

Chacun garde aussi en mémoire le rôle que le football et les supporters extrêmes ont joué dans la guerre. Chaque match entre clubs ou sélections de l'espace post-yougoslave est l'occasion d'une reconstitution de l'espace et de l'esprit guerriers. Ainsi, en 2007, le *Partizan Belgrade* et le *Zrinjski Mostar* se sont rencontrés en tour préliminaire de la Ligue des champions. La rencontre à Mostar a été marquée par de sérieux affrontements entre les supporters serbes qui étaient venus en nombre et les supporters croates locaux. Il s'agissait pour les Serbes de se rendre à Mostar comme on va à la bataille et de démontrer sa bravoure sur les terres de l'ennemi. À l'inverse, il s'agissait pour les Croates, conscients de l'infériorité de leur équipe sur le terrain, de ne pas être dominés en tribunes par les Serbes, ni par leurs chants ni par leurs poings. Les images montrent les deux groupes, séparés par une grille et un cordon de policiers, se lançant des fumigènes, des sièges et toutes sortes de projectiles comme on rejoue une guerre de tranchées, s'invectivant en exhibant des tatouages ou des T-shirt à l'effigie de Ratko Mladić ou en scandant des insultes.

La profanation de l'espace de l'autre est une pratique courante dans la sous-culture des supporters les plus engagés. Voler une bâche d'entraînement ennemie, souiller une façade en y inscrivant des symboles fascistes ou liés à la guerre n'a rien d'exceptionnel. C'est ce qui a été fait par exemple en septembre 2013 en marge du match Serbie-Croatie. Au milieu de la nuit, une opération de

Confluence Save et Danube à Belgrade (Serbie)

de la provocation guerrière. En 2012, deux matchs entre le *FK Novi Pazar* et le club belgradois du *FK Rad*⁴ ont donné lieu à une importante polémique. Lors du premier match à Belgrade, les supporters du *FK Rad* ont brandi un message sur lequel était inscrit : « Résolvez le rébus » avec en dessous un couteau puis le dessin d'un fil barbelé, reproduisant sous forme imagée le slogan *Nož Žica Srebrenica*. De même, les supporters scandèrent des *Ratko Mladić !* et des *Nož Žica Srebrenica* pendant une bonne partie du match. En réponse, la *Torcida Sandžak* a exhibé trois banderoles avec l'inscription « Rébus résolu ! Cœur, rein, poumon, vive la maison jaune ! », ce message faisant référence au trafic d'organes présumé dont des prisonniers serbes auraient été les victimes. Dans ses mémoires, l'ancienne procureure du Tribunal pénal international pour l'ex-Yougoslavie (TPIY), Carla Del Ponte, mentionne effectivement la possible existence d'une « maison jaune » en Albanie dans laquelle auraient été prélevés les organes de prisonniers serbes afin d'alimenter ce trafic.

⁴ Club de la banlieue de Banjica à Belgrade, dont les supporters les plus engagés, quelques centaines de personnes, réunis dans le groupe United Force 87, sont réputés pour être les plus extrêmes de Serbie dans la violence et les opinions politiques. L'un de leurs sous-groupes s'appelle ainsi Odred 18, qui signifie Détachement 18, le 18 se référant, dans la terminologie néo-nazie aux lettres AH, les initiales d'Hitler.

type commando a été montée par un petit groupe de Croates membres de la *Torcida* de Split : ils recouvrirent certaines fresques du stade Marakana de Belgrade d'un U signifiant Oustachi, surmonté d'une croix.

UNE INQUIÉTANTE QUÊTE IDENTITAIRE

Il convient enfin de souligner le fait que les supporters extrêmes d'aujourd'hui n'ont pas connu la guerre, ou alors en étant enfants, ce qui induit chez eux un phénomène de rattrapage et de surinvestissement émotionnel afin de s'arroger une part de la gloire liée au groupe qui a défendu la patrie et une part de la martyrologie liée à la guerre elle-même. Les commémorations et les provocations font ainsi partie intégrante de la construction identitaire de ces supporters. Nombre d'entre eux arborent par exemple des tatouages liés à la guerre. Ainsi toutes les tribunes croates ne manquent jamais de célébrer chaque année l'opération *Oluja* de 1995, de commémorer la chute de Vukovar ou de rendre hommage à un ancien combattant décédé ou emprisonné. De la même façon, les groupes de supporters à majorité bosniaque entretiennent en particulier la mémoire de Srebrenica comme élément fondamental de leur identité. Pour leur part, ceux de Serbie commémorent chaque année les souffrances endurées lors des bombardements de l'OTAN en 1999, de même qu'ils affichent leur soutien aux militaires jugés par le TPIY, en particulier à Ratko Mladić.

Le souvenir de la guerre représente une sorte de grammaire des tribunes, un ensemble de codes et de

règles que les populations yougoslaves savent identifier. Le stade est le réceptacle de manifestations qui ne sauraient être déconnectées de la tendance généralisée au révisionnisme et à la poursuite d'une rhétorique nationaliste banale dans la région. C'est pourquoi ce qui s'y produit régulièrement doit être regardé non pas comme un folklore de mauvais goût, au fond pas différent de la pratique habituelle de la provocation chez les supporters, mais comme un symptôme de quelque chose de plus profond, de quelque chose qui ne passe toujours pas. ☹